

Les migrations indo-européennes vers l'Europe et leurs conséquences linguistiques

Résumé: Il règne une grande confusion à propos de l'arrivée des Indo-Européens en Europe, que ce soit au niveau des dates, de leur origine géographique ou de leur influence civilisationnelle. Quand sont-ils venus? D'où viennent-ils? Est-ce que ce sont eux qui ont apporté l'agriculture et l'élevage? Comment ont-ils imposé leurs langues? Quelles langues parlaient les populations locales avant leur arrivée? Comment la rencontre s'est-elle faite? etc.

Il existe trois théories principales: l'hypothèse nordique, qui situe l'origine des Indo-Européens en Scandinavie; l'hypothèse steppique, selon laquelle ce sont des guerriers originaires du Caucase ou des steppes pontiques qui ont envahi l'Europe il y a quelques 5 000 ans et imposé leurs langues indo-européennes; et enfin, l'hypothèse anatolienne, qui considère que ce sont les agriculteurs anatoliens qui ont apporté l'agriculture et l'élevage aux populations mésolithiques d'Europe, en même temps que leurs langues, à partir de 9 500 ans AP (avant le présent). Nous ignorerons la première, qui a été reprise par les nazis et qui n'a aucun fondement; nous donnerons sa juste place à la thèse steppique, mais nous montrerons que l'agriculture et les langues indo-européennes sont en provenance de l'Anatolie. Pour parvenir à cette conclusion, nous avons examiné les données archéologiques à la lumière de l'observation de faits linguistiques; or cela n'est pas dans les habitudes ni des archéologues ni des linguistes, qui s'intéressent peu à leurs travaux respectifs. Cette méthode nous a permis de faire quelques découvertes originales, notamment en ce qui concerne l'arrivée de l'indo-européen en Europe.

Mots-clés: Levant, langues indo-européennes, Anatolie, Néolithique, Mésolithique

Abstract: There is considerable confusion surrounding the arrival of the Indo-Europeans in Europe, whether in terms of dates, geographical origin and civilizational influence. When did they arrive? Where did they come from? Were they the ones who brought agriculture and animal husbandry? How did they impose their languages? What languages did the local populations speak before their arrival? How did the encounter take place? Etc.

There are three main theories: the Nordic hypothesis, which places the origin of the Indo-Europeans in Scandinavia; the steppe hypothesis, according to which warriors from the Caucasus or the Pontic steppes invaded Europe some 5,000 years ago and imposed their Indo-European languages; and finally, the Anatolian hypothesis, which states that it was Anatolian farmers who brought agriculture and livestock farming to the Mesolithic populations of Europe along with their languages, some 9,500 years ago. We will ignore the first hypothesis, which was taken up by the Nazis and has no factual basis; we will give due consideration to the steppe hypothesis, but we will show that agriculture and Indo-European languages both come from Anatolia. To reach this conclusion, we examined archaeological data in light of linguistic observations. This is not customary practice among both archaeologists and linguists, who take little interest in each other's work. This method has enabled us to make some original discoveries, particularly with regard to the arrival of Indo-European in Europe.

Keywords: Levant, Indo-European languages, Anatolia, Neolithic, Mesolithic

Introduction

Les langues historiques d'Europe, celles qui ne sont pas issues d'immigrations récentes, appartiennent, pour la plupart, à la famille des langues indo-européennes. Il n'y a que trois exceptions notables: le finnois, probablement issu de l'acculturation d'une population mésolithique par les Samis (les Lapons), des locuteurs d'une langue finno-samèes installés en Scandinavie; il y a aussi le hongrois, une langue ouralienne arrivée

en Europe au X^e siècle. Ces deux langues font partie d'une famille plus grande, le finno-ougrien, probablement originaire de l'Oural et de Sibérie (Yakoutie). La troisième langue non indo-européenne est le basque, issu du Paléolithique supérieur, et dont l'ancêtre, le vascon, a eu, selon certains auteurs, une extension pan-européenne à partir du Magdalénien, de 18 000 à 12 000 ans AP (avant le présent)¹. Nous y reviendrons.

La question que nous abordons dans ce texte est celle de l'arrivée des langues indo-européennes en Europe. Il existe trois thèses principales, la thèse anatolienne, qui argumente en faveur d'une émigration anatolienne vers l'Europe à partir de 9 500/9 000 ans AP; la thèse steppique, qui considère que des conquêtes militaires faites par des peuples parlant des langues indo-européennes (les Kourganes et/ou les Yamnas) ont eu lieu vers 5 000 ans AP à partir de l'Asie Centrale et/ou du nord de la mer Noire; et la thèse nordique, soutenue par les nazis, qui reprisent les travaux de Gustaf Kossinna (1858-1931) et développèrent une archéologie nationaliste destinée à justifier historiquement l'expansion du peuple allemand en Europe voulue par Hitler. Elle n'est qu'une affabulation idéologique, et nous ne l'analyserons pas, même si elle tend à renaître derrière la thèse steppique. Cette dernière est souvent opposée à la thèse anatolienne, mais elles peuvent toutes les deux être admises comme étant essentiellement correctes. Il sera montré que ce sont les Anatoliens qui sont à l'origine historique des langues et cultures indo-européennes en Europe (Perre Frath, *Préhistoire et langues*), mais que les migrations steppiques sont peut-être à l'origine des langues germaniques et slaves.

L'apparition du Néolithique au Levant vers 12 000 ans AP

Dans cette partie, nous résumons à grands traits les débuts de l'agriculture, d'abord au Levant, puis en Haute Égypte. Il s'agit de connaissances assez générales, largement admises, dont le développement plus précis prendrait trop de place.

À la fin du Paléolithique supérieur, il y a environ 12 000 ans AP, la population mondiale ne devait sans doute pas dépasser le million d'habitants. Elle vivait de chasse, de pêche et de cueillette. Les archéologues

1. Nous utilisons cette notation tout au long du texte, sauf en ce qui concerne les dates plus récentes, à partir du 2^e millénaire av. J.-C., pour lesquelles la notation par rapport à la naissance supposée de Jésus est plus courante. Elle est l'équivalente de la notation anglaise BP, *Before the Present*. Le passé est compté à partir d'un présent généralement placé arbitrairement en 1950 ou en 2000, selon les auteurs.

sont dans l'ensemble d'accord pour admettre que l'agriculture et l'élevage sont apparus en premier au Levant (les actuels Israël et Palestine) à la fin du Paléolithique, au début d'une période géologique appelée l'Holocène, il y a environ 12 000 ans et dans laquelle nous sommes encore. Elle est marquée par un réchauffement climatique considérable, entre 3° et 9°C, sur une période de quelques siècles. Cette amélioration des conditions climatiques a profité à la végétation, et donc aussi aux animaux sauvages, notamment aux herbivores ancêtres des chèvres, des moutons, des porcs et des bovins, les futurs animaux domestiques.

Rappelons que la période qui suit la fin du Paléolithique, vers 12 000 ans AP, est appelée le Mésolithique. Le mode de vie qui le caractérise est très proche de celui qui l'a précédé au Paléolithique; il est basé sur la chasse, la pêche et la cueillette, mais dorénavant adapté à un climat plus chaud qui a permis une importante expansion démographique grâce à l'augmentation des ressources alimentaires. Notons que cette période est absente au Moyen-Orient, qui passe directement de l'Épipaléolithique au Néolithique.

La plupart des auteurs considèrent que ce sont les Natoufiens, dont la culture s'est développée au Levant de 14 500 à 11 500 ans AP, qui sont les pionniers de l'agriculture. La culture natoufienne a été découverte par l'archéologue britannique Dorothy Garrod en 1928. Elle l'a nommée en référence au lieu en Cisjordanie actuelle où elle a fait des fouilles, la vallée du Wadi en-Natouf². Les Natoufiens ne cultivaient pas eux-mêmes les céréales, du moins au début, mais ils les fauchaient dans des champs où elles poussaient naturellement, et cela à l'aide de faucilles faites d'une branche courbe dans laquelle étaient insérées des pierres taillées. Ils ont alors pu observer que des graines tombées sur le sol pouvaient se transformer en plantes l'année suivante. De là, il n'y a qu'un pas pour les semer volontairement.

2. Voir l'article de Wikipédia consacré aux Natoufiens. D'une manière générale, nous avons eu recours à cette encyclopédie lorsqu'il s'est agi d'acquérir des connaissances générales sur une question. Le lecteur pourra facilement retrouver les articles concernés dans Wikipédia en tapant les mots-clés utilisés dans notre texte. Nous avons aussi utilisé d'autres sites, comme celui de l'*Encyclopædia Universalis* ou celui d'Olivier Lemerrier, de l'Université de Bourgogne (<http://ubprehistoire.free.fr/Telecharger-Cours.html>). Mais la lecture d'articles et de livres fut la source principale de nos connaissances. Les références sont indiquées dans la bibliographie.

Nous signalons à nos lecteurs que nous sommes linguiste de formation et de métier, et que nos connaissances archéologiques n'ont été acquises que récemment, grâce à la lecture. Nous les avons intégrées à notre culture linguistique et nous avons ainsi pu percevoir certaines relations entre histoire et langues.

Les spécialistes du Néolithique sont dans l'ensemble d'accord pour admettre que l'agriculture proprement dite s'est développée à partir de 11 600 ans AP au Levant et qu'elle s'est répandue dans ce qu'on a nommé le Croissant fertile, c'est-à-dire, au-delà du Levant, dans les vallées des deux grands fleuves de la région, l'Euphrate et le Tigre. La culture des céréales s'est accompagnée d'une domestication des chèvres, des moutons, des porcs et des bovins. De là, il semble que l'élevage, notamment des bovins, se soit étendu en Arabie et au Yémen, puis, sans doute, de l'autre côté de la mer Rouge, en Éthiopie et dans les régions voisines. Rappelons que la langue principale d'Éthiopie, l'amharique, est un isolat sémitique dans la région.

L'agriculture s'est également développée vers 9 000 ans AP en Haute Égypte, dans la région de Nabta Playa, non loin d'Abou Simbel, à partir des plantes locales, le sorgho et le mil, qui furent, comme les céréales du Levant, d'abord cueillies et stockées, et ensuite cultivées. Cela semble indiquer une naissance de l'agriculture largement indépendante dans cette région. Elle ne fut en tout cas pas d'origine démique, c'est-à-dire causée par des mouvements de population, car d'éventuels colons agriculteurs en provenance du Croissant fertile auraient sûrement apporté avec eux les plantes auxquelles ils étaient habitués, comme le seigle ou le blé, qui ont été par la suite cultivées jusqu'en Europe.

Cette constatation semble indiquer que l'expansion de l'agriculture, à partir du Croissant fertile, s'est faite de manière culturelle, par imitation des techniques agricoles par les peuples voisins, ce qui était facilité par le fait qu'ils parlaient sans doute tous des langues appartenant à la grande famille des langues afro-asiatiques, qui, outre les langues protosémitiques parlées dans la Péninsule arabique et la Mésopotamie³, comprend aussi les langues de l'Égypte ancienne, dont le dernier descendant est le copte, ainsi que les langues berbères en Afrique du Nord, tchadiques dans le Sahel et sans doute une partie du Sahara, et couchitiques en Afrique de l'Est.

Il faut noter que la construction des premiers villages néolithiques dans le delta du Nil date d'environ 7 500 ans AP, donc 1 500 ans après la Haute Égypte, en Afrique Noire.

Cette antériorité de l'agriculture en Afrique Noire par rapport au Delta pourrait aller dans le sens de l'égyptologue sénégalais Cheikh Anta Diop qui affirme l'origine africaine de la civilisation égyptienne, et donc de toutes les civilisations méditerranéennes, y compris l'occidentale. Diop fait

3. Il y avait aussi quelques langues non-sémitiques dans la région, notamment deux isolats, l'élamite et le sumérien.

l'affirmation suivante: «D'après les données archéologiques, les populations qui vivaient dans la vallée du Nil connaissaient probablement l'agriculture depuis le mésolithique et certainement depuis le néolithique le plus ancien» (*Antériorité des civilisations nègres* 86). Il s'appuyait sur l'ouvrage d'Émile Massoulard (*Préhistoire et protohistoire d'Égypte*). Mais il ne dit rien quant à l'origine locale ou levantine des plantes cultivées.

Le fait est que le Delta du Nil n'a pas été touché par l'agriculture à ses débuts, alors même qu'elle est née au Levant, à quelques centaines de kilomètres seulement. Cela conforte la thèse de l'expansion culturelle de l'agriculture. Les Levantins n'avaient pas de voisins directs dans le désert du Néguev, probablement peu ou pas habité, et l'agriculture s'est arrêtée au bord du désert. Il aurait alors pu y avoir une expansion démiqque au-delà du Néguev vers le Delta, mais elle n'a eu lieu que plus tardivement, quelque 4 000 années plus tard. On peut supposer que ce manque d'intérêt des Levantins pour l'Égypte était causé par de puissantes conceptions culturelles dont nous ne savons rien, par exemple, peut-être, le sentiment que le désert du Néguev était «le bout du monde» et qu'il ne fallait pas y aller.

Les Européens n'ont pas été en contact avec les agriculteurs levantins et ce n'est donc pas grâce à eux qu'ils ont acquis les techniques agricoles. Leurs langues n'ont été influencées par les langues sémitiques que beaucoup plus tard, probablement après la fondation de Carthage, au IX^e siècle av. J.-C. par les Phéniciens, locuteurs d'une langue sémitique, et lors de l'émigration juive sur le pourtour de la Méditerranée à partir du III^e siècle av. J.-C. La diffusion du vocabulaire religieux d'origine hébraïque a ensuite pu se développer lors de la christianisation de l'Europe à partir du 1^{er} siècle.

L'expansion néolithique en Anatolie

Mais alors, qui a néolithisé l'Europe? On peut éliminer tout de suite une première hypothèse, celle que l'agriculture européenne serait née sur place, sans influence étrangère. La raison en est bien simple: si cela avait été le cas, les Européens auraient cultivé des plantes locales comme le chou ou certaines racines; ils auraient aussi pu favoriser la diffusion de certains arbres comme les chênes, les châtaigniers et les noisetiers pour en récolter les fruits, ainsi que l'ont fait les Japonais lors de la période du Jômon, le Mésolithique japonais (François Sigaut, *Propos contre-révolutionnaires sur le Néolithique, l'agriculture, etc.*). Mais l'agriculture européenne est fondée sur des céréales et des animaux originaires du Moyen-Orient, certainement

apportés par des agriculteurs orientaux. Mais alors lesquels, s'il ne s'agit pas de locuteurs de langues protosémitiques?

Les premières installations agricoles néolithiques en Europe ont été retrouvées en Grèce centrale, et elles remontent à environ 9 500 ans. Si ce ne sont pas les Levantins qui ont néolithisé la Grèce, ni même d'autres locuteurs de langues afro-asiatiques comme les Berbères ou les Africains, alors il ne reste qu'une seule hypothèse, la thèse anatolienne (Colin Renfrew, *L'énigme indo-européenne. Archéologie et langage*)⁴. L'Anatolie était en effet la seule région néolithisée en-dehors du monde sémitique à cette époque. Nous appuyons cette affirmation sur l'examen de deux sites anatoliens assez connus, Göbekli Tepe et Çatal Höyük. Le premier, situé entre l'Euphrate et le Tigre, était un site rituel sans traces d'habitat pérenne. Des chasseurs-cueilleurs s'y réunissaient entre 11 300 et 10 000 ans AP pour célébrer certains rites et ils consommaient des viandes provenant d'animaux sauvages tels que les gazelles et les ânes sauvages. On y a cependant découvert des récipients qui avaient contenu de la bière, une boisson fabriquée à partir de céréales, dont la culture était inconnue dans cette région à cette époque. Il n'y a qu'une seule explication possible: ils ont obtenu les céréales de leurs voisins du Croissant fertile qui habitaient à quelques dizaines de kilomètres de chez eux, probablement en échange de produits animaux ou d'obsidienne, une roche volcanique qui permettait de fabriquer des lames très tranchantes. Quant à Çatal Höyük, c'était une ville d'agriculteurs qui a abrité jusqu'à 10 000 personnes. Elle a été peuplée de 9 500 jusqu'à 6 300 ans AP. On peut donc affirmer que l'Anatolie du Sud a vu l'apparition de l'agriculture entre 10 000 et 9 500 ans AP.

Or à cette époque, les agriculteurs ne pratiquaient ni le labourage ni la fumure des sols, ce qui provoquait leur appauvrissement rapide. Comme l'abondance alimentaire favorisait l'augmentation des populations, la quête de nouvelles terres était nécessaire. Les agriculteurs s'installaient d'abord à proximité, puis dans des régions de plus en plus éloignées. C'est ainsi que les Anatoliens ont été poussés à émigrer vers l'Est, jusqu'en Inde, vers le Nord, dans le Caucase et dans les steppes d'Asie centrale, et aussi vers l'Europe, à commencer par la Grèce. Il faut noter qu'ils ont évité de s'installer plus au sud, dans le Croissant fertile, car cela les aurait contraints à faire la guerre aux agriculteurs sémitiques déjà installés. On peut supposer que l'émigration chez les Anatoliens, au contraire des habitants du Croissant

4. Cette hypothèse a été popularisée par Colin Renfrew, mais elle est beaucoup plus ancienne.

fertile, était devenue un phénomène culturel qui se répétait peut-être à chaque génération.

Quelles langues parlait-on en Anatolie? À l'époque antique, il s'agissait essentiellement de langues indo-européennes, comme le hittite, le louvien, le cimmérien ou le phrygien, et on peut dès lors admettre qu'à l'époque dont nous parlons, on y faisait usage de langues proto-indo-européennes. Comme il s'agissait d'une expansion démique, on peut supposer que les Anatoliens qui s'installaient ailleurs, se mélangeaient avec les populations mésolithiques locales, ce qui produisait d'abord des pidgins, puis des créoles à base indo-européenne.

Les hypothèses de Hans Krahe et de Theo Vennemann

Est-il possible que le grec soit issu d'un créole indo-européen? Disons pour commencer qu'aucune langue ne vient de nulle part, sans sources, et que toutes ont été produites par contact de langues et évolution plus ou moins aléatoire. Lorsque deux ou plusieurs communautés linguistiques cohabitent dans une même région, les gens échangent des biens et des services, établissent des liens matrimoniaux, contractent des alliances de divers types, et tout cela finit par produire une certaine convergence entre ces langues. On appelle cela un *Sprachbund*, un ensemble de langues qui partagent des traits distinctifs issus d'un contact prolongé sur la même aire linguistique. Il est alors possible qu'au sein de familles multilingues, les enfants utilisent ces caractéristiques communes pour construire des créoles compréhensibles par les deux parents, qu'ils transmettent alors à leurs propres enfants.

Ce fut par ce processus que naquit le français. La conquête romaine a mis en contact de nombreuses variétés de celtique et de latin, dont le latin officiel, utilisés par les commerçants ou les militaires, eux-mêmes souvent des locuteurs plurilingues. De ce *Sprachbund* naquirent alors un ensemble de langues d'oc et d'oïl qui devinrent des langues maternelles locales. La plupart ont disparu et sont dorénavant oubliées; d'autres ont bénéficié d'une certaine expansion à certaines périodes, notamment l'occitan ou le franco-provençal, mais ce fut un dialecte d'Île-de-France qui devint le français officiel à partir de la promulgation de l'Édit de Villers-Cotterêts en 1539.

Mais si on peut retrouver assez facilement les langues qui ont constitué le français, ou d'autres langues comme l'anglais issu du contact entre le français des Normands, le saxon des Germains du haut Moyen Âge, le

celtique de la population d'origine et le vieux-norôit des Vikings, ce n'est pas le cas d'autres langues, et notamment du grec. Avec quelles langues l'indo-européen des Anatoliens a-t-il pu se créoliser? Autrement dit, quelle langue les Proto-Grecs du Paléolithique parlaient-ils?

Pour essayer de répondre à cette question, nous examinons maintenant deux hypothèses peu connues, avancées par deux grands linguistes allemands, Hans Krahe (1898-1965), et Theo Vennemann (né en 1937), qu'on ne peut comprendre qu'en tenant compte des violents changements climatiques à cette époque. Le Magdalénien (de 18 000 à 12 000 ans AP) succède au Solutréen (de 23 000 à 18 000 ans AP), pendant lequel le monde a subi un maximum glaciaire, qui a rendu inhabitable la Grande Plaine Européenne qui va de la Loire à la Russie en passant par l'Allemagne et la Pologne. Les populations ont ainsi dû se replier vers le Sud, notamment en Dordogne et dans le sud de la France, en Espagne, en Italie, dans les Balkans et en Grèce. Le climat y était subpolaire, et le renne était l'animal le plus chassé.

Le Magdalénien se caractérise par des changements climatiques en dents de scie. Lors des périodes de réchauffement, les troupeaux de rennes remontaient vers le Nord, et il est probable que nombre de communautés humaines ont alors obéi à la tendance naturelle qui est de suivre sa source principale d'alimentation, repeuplant ainsi des régions inhabitées depuis des siècles. Ils redescendaient vers le Sud lors des périodes de refroidissement. On peut donc admettre, comme le fait Boris Valentin à partir de sources archéologiques, une certaine uniformité culturelle de la Franco-Cantabrie à la Russie (*Quand les courants magdaléniens traversaient l'Europe*), même si on ne peut pas exclure l'arrivée d'immigrants en provenance d'Afrique ou du Moyen-Orient.

Mais quelles langues parlait-on en Europe à cette époque?

Il semble *a priori* impossible de le dire. On peut cependant supposer que certains éléments linguistiques de cette époque existent encore dans les langues actuellement parlées, et notamment dans les noms de lieux, de montagnes et surtout de cours d'eau. Le linguiste indo-européaniste allemand, Hans Krahe, a collecté dans les années 1950 et 1960 l'essentiel des noms de fleuves et de rivières en Europe (*Die Struktur der alteuropäischen Hydronomie*, 1963 et *Unsere ältesten Flussnamen*, 1964). Son idée est que les hydronymes sont des fossiles linguistiques, car d'éventuels nouveaux arrivants ont tendance à reprendre les noms de cours d'eau existants en les adaptant à la phonologie de leurs langues. Il a ainsi constaté une certaine

homogénéité des noms de cours d'eau dans toute l'Europe. Il y a par exemple une trentaine d'hydronymes commençant par /is-/, comme l'Isère, l'Isar, l'Isara, l'Isana, l'Isena ou l'Oise (*Isara* à l'époque romaine). Selon lui, il s'agissait de noms issus d'une langue indo-européenne, l'*Alteuropäisch* (le paléo-européen), parlé par des primo-arrivants il y a environ 4 000 ans. Il a considéré que /is-/ est issu d'une racine /uis-/, /eis-/, /ois-/ ou /is-/ signifiant «se déplacer avec force, rapidement», auquel a été ajouté un suffixe hydronymique /-er(a)/ ou /-ar(a)/, utilisé pour former les noms de cours d'eau.

Pour Krahe donc, les Indo-européens sont arrivés il y a environ 4 000 ans dans des terres inhabitées. Or, et cela n'était pas très connu à son époque, l'Europe est peuplée d'*Homo sapiens* depuis au moins 40 000 ans. Les locuteurs de l'*Alteuropäisch* n'étaient donc pas les premiers arrivants. Vennemann s'est engouffré dans cette difficulté et il a remplacé l'*Alteuropäisch* par un ancêtre hypothétique de la langue basque, le vascon, qui lui permettait de faire remonter la langue des hydronymes beaucoup plus loin dans le passé, peut-être même jusqu'au Solutréen, donc environ 23 000 à 18 000 ans AP (voir Elizabeth Hamel & Richard Forestier, *L'épopée du génome basque*, 2002, et Elizabeth Hamel & Theo Vennemann, *Le vascon, première langue d'Europe?* 2014). Selon Vennemann, la série commençant par /is-/ ne provient pas, comme l'affirme Krahe, d'une langue indo-européenne, mais d'une racine basque /is/, qui signifie «eau»⁵.

Selon cette hypothèse, ce sont les Magdaléniens vascons qui auraient renommé les cours d'eau de la Grande Plaine Européenne au fur et à mesure qu'ils avançaient vers le Nord et l'Est à la poursuite du renne. D'autres sont sans doute restés dans le Sud pendant les périodes plus chaudes, somme toute plus agréables et plus riches du point de vue des ressources alimentaires. Si cette théorie est juste, alors on peut penser que les Grecs, et les autres peuples du sud de l'Europe (Sardes, Corses, Étrusques, Ibères, Tartessiens, Basques, etc.) parlaient des langues vasconnes il y a environ 10 000 ans.

Est-ce que la langue grecque recèle des racines vasconnes? Il est difficile de le dire, car rares sont les étymologistes maîtrisant le basque. Mais tous ceux qui consultent les dictionnaires étymologiques du grec, comme celui de Pierre Chantraine, sont frappés par le nombre de racines réputées inconnues qu'il contient. Elles seraient, si notre hypothèse est correcte, d'origine vasconne. Ce point est illustré par Arnaud Etchamendy, un chercheur

5. Voir d'autres exemples dans la 3^e partie de Pierre Frath (*Op. cit.*).

bascofone, qui a repéré plusieurs milliers de ressemblances entre le basque et le grec, qui serait ainsi issu d'un créole construit sur une syntaxe indo-européenne avec un considérable apport lexical vascon.

Quelques ressemblances entre le basque et le grec selon Etchamendy & al. (2018)

Basque	Grec
Ur (eau), euri (pluie), eurin (pleuvoir), Urrusta (cascade) Erreka (ruisseau)	Rein (couler) Errueka (ruisseau, du verbe <i>rein</i>)
Lipitz (gouttelette)	Lips (couler goutte à goutte)
Argi (lumière) Eluzki (soleil)	Argos (clair, brillant) Helios (soleil)
Osma (odorat)	Osmé (odeur, odorat)
Arrabots (vacarme) Aide (chanson)	Arabos (bruit) Aeido (chanter)
Ukan (avoir)	Ekho (avoir)
Erran (dire)	Eirein (dire)
Gar / kar (pierre, dur)	Kher (en rapport avec pierre, dur)
P(h)utz (souffle) Puztu (s'enorgueillir, s'enfler)	Phusao (souffler, enfler) Phusiotis (orgueil)

Certaines racines vasconnes se retrouvent dans beaucoup de langues européennes. C'est par exemple le cas de mots construits sur *gar/kar* («pierre», «dur») dans fr. *carrière*, *carapace*, *crabe*, *escargot*, *scarabée*, v.fr. *hardir*, angl. *hard* ou all. *hart* («dur»), etc., ou dans des hydronymes, comme la Charente (*Karantia*, «rivière avec des pierres») ou la Garonne (de *gar-* et *-ouna*, «rivière» en celtique), voire des toponymes, comme les régions de Karst (en Slovénie et en Croatie), très pierreuses, ou de Carrare (en Italie), célèbre pour son marbre. S'agit-il d'une origine commune, d'emprunts, de purs hasards? Il est possible que des progrès considérables en étymologie ancienne pourraient être accomplis si la langue basque faisait partie de la culture des étymologistes.

Expansion anatolienne en Grèce, dans les Balkans, et en Europe occidentale

Barry Cunliffe, un disciple de Colin Renfrew, fait une intéressante hypothèse dans son livre *Europe between the oceans: 9000 BC – 1000 AD*. Selon lui, il y aurait eu des routes maritimes contrôlées par des ethnies paléolithiques qui disposaient de navires et qui s'étaient spécialisées dans le transport, la pêche en haute mer et le commerce des ressources iliennes comme l'obsidienne de Milos. Et ce serait ainsi que des Anatoliens seraient parvenus jusqu'en Grèce. La roue n'ayant pas encore été inventée, les navires étaient sans doute le moyen le plus pratique pour transporter le matériel, les semences et les animaux qui permettaient d'installer des villages néolithiques au-delà des mers, dans les îles comme Chypre ou la Crète, ainsi qu'en Grèce continentale.

Une telle implantation par la voie maritime semble d'autant plus probable que sur la route du nord, celle qui passe par la Macédoine grecque, accessible à pied une fois le Bosphore franchi, on ne trouve pas trace d'habitat néolithique à cette époque.

La néolithisation de la Grèce a rapidement concerné une grande partie de la côte égéenne et de l'intérieur des terres, en particulier de la Thessalie, près du Golfe Thermaïque. Il est à noter que la côte adriatique n'a pas été néolithisée à cette époque. Mais des explorations ont pu amener les agriculteurs au nord du Golfe Thermaïque, dans lequel se jette la rivière Vardar. Ils l'ont alors sans doute remontée jusqu'en Macédoine du Nord, en y construisant de nouveaux villages. De là, ils ont pu suivre la Morava, qui prend sa source au nord de la Macédoine du Nord et traverse la Serbie pour se jeter dans le Danube.

Ils ont ainsi occupé les Balkans et de nombreuses cultures néolithiques se sont développées dans toute la région, en Grèce, en Albanie, en Macédoine, en Serbie, en Bosnie, en Bulgarie, en Roumanie, pendant la période allant de 8 500 à 7 500 ans AP. Cette région a continué de se développer par la suite et elle est devenue un véritable creuset où sont nées plusieurs cultures tout au long du Néolithique. C'est là notamment qu'est apparue la métallurgie du cuivre, donnant naissance à une ère nouvelle, le Chalcolithique. Les traces les plus anciennes de métallurgie du cuivre ont été retrouvées en Serbie, et remonteraient à 7 500 ans AP.

Les agriculteurs du Néolithique ont continué leur expansion en descendant le Danube vers l'Est, vers la mer Noire, et aussi vers l'Ouest en remontant le fleuve et ses affluents, surtout ceux du nord qui traversaient

des vallées de loess, une terre fertile et facile à cultiver, également susceptible d'être utilisée en poterie. Il s'agissait le plus souvent de bols et de vases de diverses tailles, décorés de lignes et de sortes de rubans incisés à leur surface, d'où le nom de «Rubané» donné à cette culture (*Linearbandkeramik* ou *LBK*, en allemand). Ils ont atteint le Rhin, la Meuse, la Moselle et la Seine vers 7 500 ans AP. On considère que le Rubané s'étendait de la Russie au nord de la France, en passant par la Pologne, l'Allemagne, les Pays-Bas et la Belgique. Les archéologues ont subdivisé le Rubané en deux grandes cultures de la céramique, celle de la Hoguette (du nom d'un village dans le Calvados) et celle de Limbourg (du nom d'une région des Pays-Bas). On peut donc dire que le Nord de la France était néolithisé vers 7 500 ans AP.

Diffusion du Néolithique par la côte méditerranéenne

La côte occidentale de la Grèce a été colonisée plus tardivement que le centre et l'est du pays. Sans doute les premiers arrivants en Grèce centrale n'ont-ils pas été tentés par la traversée de la chaîne montagneuse du Pinde, qui s'étend du nord au sud du pays, et ainsi n'ont pas atteint la côte adriatique. On peut penser que la néolithisation de la côte adriatique est le fait de nouveaux colons indo-européens arrivés par la mer vers 9 000/8 500 ans AP dans la région de Corfou. Il s'agit sans doute d'autres Anatoliens que ceux qui se sont installés en Thessalie parce que d'une part, ils ont développé à partir de 7 700 ans AP une céramique décorée par l'impression de coquillages communément appelés des coques, *Cardium edule*, en latin, d'où le nom de «Cardial» pour nommer cette culture. D'autre part, ils sont certainement arrivés à l'aide de leurs propres bateaux plutôt qu'avec ceux d'une ethnie mésolithique de navigateurs comme ce fut sans doute le cas des premiers arrivants. Comme le Cardial s'est développé assez rapidement le long des côtes, d'abord grecques, albanaises, serbes et croates, également en Italie et en Sicile, puis dans le Sud de la France, on suppose que la navigation était une donnée culturelle profondément inscrite dans leurs modes de vie. Cunliffe va jusqu'à suggérer qu'un bon moyen de gagner un statut social élevé était, pour les jeunes gens, d'aller installer une colonie un peu plus loin le long des côtes (*Op. cit.* 139). C'est ainsi que le Golfe du Lion, les côtes espagnoles et portugaises, puis atlantiques ont été colonisés grâce à des «sauts de puce» d'une trentaine de kilomètres. Le Golfe de Gascogne est atteint à peu près au même moment que le Nord de la France par la voie danubienne, vers 7 500 ans AP.

Les populations cardiales ont remonté le Rhône jusqu'au-delà de Lyon; elles ont aussi descendu la Garonne, à laquelle elles ont accédé après avoir colonisé le Languedoc. Elles sont ainsi entrées en contact avec les Rubanés installés dans le Nord et le Centre de la France. Certains disent que la céramique rubanée de la Hoguette a été influencée par celle du Cardial.

Pour le Nord de l'Europe, c'est-à-dire les Îles Britanniques, la mer du Nord, la Scandinavie et la mer Baltique, la néolithisation s'est achevée vers 5 900 ans AP, après une longue résistance des Mésolithiques côtiers sédentaires, qui se nourrissaient surtout de coquillages et de poisson.

Nous allons maintenant examiner la cohabitation des Néolithiques et des Mésolithiques et la diffusion des langues indo-européennes.

La rencontre entre les chasseurs-cueilleurs du Mésolithique et les agriculteurs du Néolithique

Il s'agit maintenant de comprendre comment s'est faite la rencontre entre les Néolithiques et les Mésolithiques. Il a été vu plus haut que la première expansion de l'agriculture en Europe s'est faite en Grèce de manière démiq, par colonisation. S'est-elle faite pacifiquement ou par la violence? Frath avance que la rencontre s'est sans doute faite pacifiquement, au début en tous les cas. Si les implantations avaient été le fait d'homme seuls, il est probable que la quête des femmes aurait sans doute été violente et les Mésolithiques nomades auraient alors simplement déserté les lieux, condamnant ainsi les nouvelles implantations. Si au contraire elles ont été le fait de familles, l'intégration des chasseurs-cueilleurs a pu se faire pacifiquement, les uns offrant une certaine sécurité alimentaire, les autres une bonne connaissance d'un pays riche de possibilités. Par la suite, les communautés se sont intégrées génétiquement et les enfants issus de mariages mixtes ont pu développer des créoles à partir des pidgins de leurs parents. L'expansion ultérieure vers les Balkans, le Danube et le Rhin a peut-être donné lieu à des affrontements, mais on a trouvé peu de traces de morts violentes pour cette période (*Op. cit.* 249-266).

D'autres populations, indo-européennes comme les Kourganés ou les Yamnás, ou parlant d'autres langues, comme les Samis de Scandinavie, ont pu s'installer en Europe par la suite.

Les Yamnas, une résurgence de la thèse steppique

Dans son livre intitulé *Mais où sont passé les Indo-européens?* Jean-Paul Demoule passe en revue de manière fort critique les diverses théories sur l'origine géographique et l'identité de cet hypothétique peuple indo-européen fondateur de l'Europe post-Paléolithique. Aucune ne trouve grâce à ses yeux. En particulier, il n'accepte pas l'idée qu'il n'y ait eu qu'un seul peuple originaire d'une seule région à un seul moment de la Préhistoire, et nous lui donnons entièrement raison. Il faut donc plutôt parler au pluriel de ces peuples migrants.

Les nazis ont situé leurs soi-disant ancêtres indo-européens (appelés *Indogermanen* en allemand depuis le XIX^e siècle) au bord de la Baltique, car ils devaient nécessairement être blonds aux yeux bleus. Pour certains Asiatiques, l'origine des Indo-européens se trouve plutôt quelque part en Asie. Pour les Russes, c'est le Caucase et la mer Noire, plus spécifiquement, la civilisation des Kourganes située dans cette région du monde, qui aurait apporté les langues indo-européennes en Europe. Marija Gimbutas (1921-1994), une archéologue américaine d'origine lituanienne, donc très influencée par les théories russes, a décrit les Indo-européens kourganes comme les fossoyeurs d'un monde gynocratique et matriarcal, tolérant, ouvert, paisible, dominant en Europe, qu'ils ont remplacé par un patriarcat brutal, machiste et guerrier qui s'est imposé à partir de l'âge du bronze. Ses thèses ont bénéficié d'un franc succès dans certains milieux féministes aux États-Unis et en Europe surtout après la publication en 1991 de son livre *The Civilization of the Goddess: The World of Old Europe*. Cependant, comme Demoule et d'autres l'ont dit, il n'y a pas de traces archéologiques probantes d'une conquête d'une telle ampleur.

Cette thèse a d'ailleurs été totalement ignorée par les archéologues alors qu'elle était fortement défendue par un certain nombre de linguistes, qui ont souvent tenté des classifications géographiques, et donc ethniques selon eux, à partir de certains mots. Un des premiers fut sans doute le philologue français Joseph Juste Scaliger (1540-1609) qui construisit une classification des langues indo-européennes en quatre groupes selon la forme du mot pour «dieu»: les langues romanes utilisent le mot *deus*, les langues germaniques, le mot *gott*, les langues helléniques, *théos*, et les langues slaves, *bog*. Plus récemment, on a distingué les groupes *satem* et *centum*, le mot pour dire «cent»: le premier concernerait plutôt les langues parlées à l'est et au sud-est de la zone indo-européenne, et le second, celles qui sont utilisées à l'ouest

et au centre de l'Europe. D'autres études ont porté sur les mots pour *cheval*, *char*, *hêtre*, etc.

Il faut par ailleurs noter un très grand flou sur les datations. Les illustrations accompagnant l'article de Wikipédia sur les langues indo-européennes (https://fr.wikipedia.org/wiki/Langues_indo-europ%C3%A9ennes), par ailleurs très intéressant, indiquent, vers 5 500 ans AP, une répartition des langues indo-européennes limitée au pourtour Nord et Est de la mer Noire. Il s'agit donc essentiellement d'une reprise étroite de la thèse steppique des Kourganés, qui ne dit pas un mot sur les langues qu'on parlait en Europe à l'époque, ni même si l'agriculture y avait déjà été introduite.

Mais la thèse steppique s'est imposée après la publication en 2015 par Wolfgang Haak & al. d'un article intitulé *Massive migration from the steppe is a source for Indo-European languages in Europe*. Il s'agit d'un travail de génétique des populations, selon lequel les Européens présenteraient des génomes plus ou moins proches de celui des Yamnas, un peuple de pasteurs des steppes pontiques, c'est-à-dire la même région que les Kourganés de Gimbutas. Leur nom vient d'une expression russe, *Yamnaya kultura*, «culture des tombes en fosse»⁶, donnée en raison de leurs pratiques funéraires. Les Kourganés, quant à eux, tireraient leur nom d'un terme russe d'origine tatare et signifiant «tertre funéraire». Il y a là une contradiction culturelle, qui ne semble pas avoir frappé les défenseurs de la thèse steppique. Il règne d'ailleurs un grand flou sur ces deux cultures. Sont-elles contemporaines? Viennent-elles de lieux différents? L'une a-t-elle influencé l'autre? En tous les cas, les deux parties sont d'accord pour leur attribuer l'origine d'au moins une partie des langues indo-européennes, rejointes en cela par des linguistes et des archéologues. Selon certains, ils seraient à l'origine d'un style de poterie, la céramique cordée, qui daterait de 5 000 à 4 000 ans AP.

Haak & al. ont publié dans leur article de 2015 un tableau⁷ représentant les contributions supposées de trois peuples au génome des Européens. Il y aurait les gènes provenant de la population paléolithique originelle (celle que Vennemann appellerait vasconne), ceux du Néolithique ancien (les premiers agriculteurs), et ceux des Yamnas. Ces derniers constituent jusqu'à 50% du

6. Le mot *yamnaya* est un adjectif, que nous utilisons ainsi dans notre propos. Le nom de *Yamna* a été construit à partir de l'adjectif pour nommer l'ethnie à l'origine de cette culture.

7. Voir le tableau à la page 23 de Haak & al. (*Op. cit.*).

génome des populations nordiques et slaves (à l'exception des Bulgares) et moins de 30% de celui des populations de l'Europe du Sud. La part des Yamnas dans le génome est la plus faible en Grèce, en Albanie et surtout en Sardaigne (moins de 10%). Le génome d'origine paléolithique est le moins important mais il est également partagé en Europe (20 à 30%), sauf en Espagne. Selon le tableau, il n'y aurait pas de gènes issus du Paléolithique dans le génome des Espagnols, ce qui est pour le moins étrange si on se rappelle la richesse des grottes ornées paléolithiques du Magdalénien dans ce pays. Cela jette un doute sur la méthodologie utilisée et l'ensemble des résultats.

Disons donc quelques mots sur la méthode utilisée en génétique pour déterminer ces résultats. Il s'agit du traitement statistique de positions hétérozygotes isolées, c'est-à-dire d'endroits du génome où les deux copies d'un nucléotide reçu des deux parents sont différentes (Svante Pääbo, *Néandertal. A la recherche des génomes perdus*). On les appelle SNP, un sigle anglais qui signifie «polymorphisme d'un nucléotide isolé». Il est donc clair que ces travaux ne disent rien sur des caractéristiques identifiables comme la couleur des cheveux ou des yeux, ou certaines qualités personnelles comme l'intelligence ou la créativité, encore moins sur les langues et les cultures. Il est dès lors surprenant que Haak & al, des biologistes, aient mentionné dans le titre de leur article la possibilité que les Yamnas aient pu être les vecteurs de langues indo-européennes. Sans doute s'est-il agi pour eux de s'assurer du soutien des linguistes partisans de l'hypothèse kourgane. D'ailleurs ils ont réussi : l'hypothèse yamnaya est devenue majoritaire.

Cette thèse des Yamnas est développée dans des vidéos sur internet et dans des textes, parfois même scientifiques, qui reprennent, peut-être sans le savoir, l'hypothèse nordique de Gustaf Kossinna, fournissant ainsi, à ceux qui veulent bien y croire, une explication de la supériorité supposée des Européens du Nord sur ceux du Sud, un préjugé tenace encore aujourd'hui dans les contrées nordiques. De plus, il s'est développé une hypothèse assez sexiste qui suggère que les Yamnas auraient éliminé ou, version plus *soft*, ignoré les hommes, et pris les femmes comme épouses, propageant ainsi leurs gènes dans cette population⁸. Cette hypothèse rejoint celle de Gimbutas selon laquelle des sociétés gynocratiques auraient été remplacées par des sociétés machistes.

Quels arguments peut-on opposer à l'hypothèse yamnaya? Rappelons tout d'abord que la civilisation européenne s'est développée dans le Sud de

8. Voir par exemple Evelyn Heyer, *La vie secrète des gènes*, 111-114.

l'Europe, d'abord dans les Balkans au Néolithique, puis en Grèce et en Italie, c'est-à-dire des régions où la proportion de SNP yamnayas est la plus faible. C'est dire que si une invasion yamnaya a eu lieu il y a 4 000 ou 5 000 ans, ce n'est pas elle qui a permis aux peuples nordiques de faire montre d'une quelconque supériorité culturelle. De plus, l'Europe était déjà largement néolithisée à cette époque. Si ce sont les Yamnas qui ont apporté les langues indo-européennes en Europe, quelles langues parlaient donc les agriculteurs européens à cette époque? Des langues du Paléolithique? Mais nous savons que les plantes et les animaux utilisés en Europe dès le début de l'agriculture étaient d'origine moyen-orientale: orge, seigle, blé, moutons, chèvres, bovins et porcs. Il faut donc admettre qu'il y a eu une première arrivée d'agriculteurs très probablement anatoliens, la thèse que nous défendons dans ce texte, qui ont mélangé leurs gènes avec les populations européennes locales du Mésolithique, peut-être vasconnes si on suit Vennemann. Nous avons vu plus haut que cette arrivée s'est d'abord faite en Grèce, il y a quelque 9 500 ans, donc bien avant l'arrivée des Yamnas, et qu'elle s'est répandue dans toute l'Europe, presque entièrement néolithisée il y a 7 500 ans. Peut-on imaginer qu'un changement culturel d'une telle ampleur et sur une telle durée (au moins 1 500 ans) n'ait pas été accompagné de contacts de langues produisant des créoles, lesquels ont par la suite pu donner naissance à diverses familles de langues indo-européennes: helléniques, balkaniques, celtiques, italiques, etc., présentes bien avant l'arrivée des Yamnas?⁹

D'ailleurs, Haak & al. l'admettent dans leur titre, *Massive migration from the steppe is A source for Indo-European languages in Europe*, donc une source parmi d'autres. Après la néolithisation initiale de la Grèce vers 9 000 ans AP, il y a certainement eu d'autres migrations plus tardives vers l'Europe, qui furent peut-être brutales et sanguinaires, effectuées par des peuples descendant des premiers agriculteurs anatoliens émigrés vers les

9. L'idée que le grec puisse être un créole peut certainement choquer nombre de lecteurs. Or, comme nous le disions plus haut, aucune langue ne vient de nulle part. Il y a deux grands types de processus de création de langues, la créolisation et le *Sprachbund*. Un exemple caractéristique de *Sprachbund* est le roumain, qui a intégré des éléments de plusieurs langues en contact: le latin, le slave, le turc et peut-être d'autres encore. Quant à la créolisation, elle apparaît spontanément dans les régions multi-ethniques où des couples mixtes peuvent se former facilement. Les parents parlent alors entre eux un pidgin faiblement structuré, que la première génération d'enfants dote d'une grammaire qui transforme le pidgin en créole. Notre hypothèse suggère que les langues indo-européennes des Anatoliens se sont créolisées avec les langues vasconnes des Proto-Grecs. À l'appui de cette thèse, nous avons donné des exemples de ressemblances lexicales entre le grec et le basque.

terres vierges de la mer Noire, du Caucase et des steppes d'Asie centrale, c'est-à-dire les ancêtres des Kourganes ou des Yamnas. Ce sont peut-être ces invasions steppiques tardives, vers 5 000 ans AP, qui ont donné naissance aux langues germaniques et slaves. Nous avons mentionné cette hypothèse plus haut dans le texte.

Nous ne contestons donc pas l'apport steppique à la population européenne. Nous disons simplement qu'elle ne fut qu'un des épisodes de migrations d'Indo-européens entrés en contacts avec les Européens déjà installés au cours des millénaires précédents. Ce qui est gênant, en revanche, c'est la reprise implicite et peut-être inconsciente des thèses nordiques issues des travaux de Kossinna. Cet auteur a développé une hypothèse selon laquelle un peuple qui a occupé une certaine région peut être reconnu grâce aux vestiges archéologiques qu'il a laissés. Cela ouvre la porte à une conception «nationaliste» de l'archéologie qui associe race, langue et culture sur un territoire donné. De là, il n'y a qu'un pas pour justifier un «droit naturel» à ce territoire dont hériteraient de supposés descendants de cette ethnie considérée comme ancestrale. Autrement dit, «nous sommes ici parce que nous y avons toujours été». Ce genre d'argument a servi aux nazis à développer la notion d'un soi-disant «Lebensraum», un «espace de vie», qui reviendrait de droit aux Allemands. S'il est occupé par d'autres peuples, alors leur expulsion ou leur destruction est entièrement justifiée.

Une archéologie mal conçue peut certainement devenir un vecteur d'idées fausses et parfois nauséabondes.

Conclusion

La génétique bénéficie certainement d'une aura scientifique: ce qu'elle dit semble scientifiquement vrai, et donc indiscutable. Mais est-ce bien le cas? De combien de squelettes yamnays ou kourganes dispose-t-on?¹⁰ A-t-on une vision globale et fiable du génome de ces populations anciennes, peut-être d'origines très diverses? Et que penser de la méthode des SNP et de son traitement statistique des hétérozygotes isolés qui ne permet de tirer aucune conclusion ni linguistique, ni culturelle, ni même anatomique? Pourquoi ne pas admettre que les migrations ont toujours eu lieu, avec des conséquences diverses et variées, et qu'il importe peu que les ancêtres

10. Haak & al (*Op. cit.* 3) mentionnent que leur étude a porté sur 69 squelettes d'Européens ayant vécu entre 8 000 et 3 000 ans AP, parmi lesquels 9 squelettes yamnays (page 4) de la fin du Chalcolithique au début de l'âge du Bronze.

des humains actuels soient originaires d'ici ou d'ailleurs? Ces travaux de génétique des populations ravivent une idée préconçue très présente dans les cultures, et donc aussi chez les chercheurs, celle d'une identité entre race, langue, culture et territoire. Tout changement est alors attribué à une migration qui se serait imposée à d'autres peuples. La possibilité d'une rencontre pacifique par intégration et acculturation, telle que développée notamment dans (Pierre Frath, *Op. cit.*), n'est alors même pas évoquée. Ces points de vue rencontrent un désir inconscient de se rattacher à une ethnie existant depuis la nuit des temps, et la tentation est alors forte de lui attribuer des caractéristiques positives. De là, il n'y a qu'un pas, comme le faisaient les nazis, ou certains colonialistes, pour parler d'infériorité et de supériorité.

Pour finir, nous reprenons brièvement l'argumentaire que nous avons développé dans cet article. **L'agriculture est née au Levant** vers 11 600 ans AP, c'est-à-dire dans des régions où l'on parlait des **langues protosémitiques, dont on ne trouve aucune trace ancienne dans les langues indo-européennes**. Ce ne sont donc pas ces peuples pionniers qui ont apporté l'agriculture en Europe. Dans l'état actuel des connaissances, on peut dire que **la Grèce est la première région européenne néolithisée**, vers 9 500 / 9 000 ans AP. Par qui, si on exclut les locuteurs protosémitiques? La seule région non sémitique néolithisée à cette époque est **l'Anatolie**, où on parlait probablement des langues proto-indo-européennes. **Ce sont donc des Anatoliens qui se sont installés d'abord en Grèce centrale, puis sur la côte adriatique**, et de là, ils se sont répandus dans toute l'Europe après avoir uni leurs gènes et leurs langues à ceux des autochtones mésolithiques. Si on suit le linguiste Theo Vennemann, l'Europe du Paléolithique et du Mésolithique parlait des **langues vasconnes**, dont le basque est le dernier descendant. On peut alors supposer que les **langues helléniques sont issues de créoles d'indo-européen et de langues vasconnes**. La Grèce et les autres régions du Sud n'ont pas été massivement impactées par les Yamnas. Et d'ailleurs **les langues helléniques sont bien antérieures à leur arrivée**, ainsi que les langues balkaniques, celtiques et italiques des agriculteurs qui ont occupé toute l'Europe à partir de 7 500 ans AP. **Si l'on en croit les travaux de génétique des populations comme ceux de Haak & al., les Yamnas sont arrivés en Europe de l'Est et du Nord il y a environ 5 000 ans**, donc dans une Europe néolithisée depuis au moins 2 500 ans. Ils descendent probablement des Anatoliens indo-européens qui ont émigré au début du développement de l'agriculture vers le Caucase et les steppes d'Asie Centrale,

à la recherche de nouvelles terres à cultiver, emmenant avec eux les céréales et les animaux domestiques du Moyen-Orient. Ils y ont sans doute ajouté **le cheval, animal typique des steppes**. Il est possible que leurs langues indo-européennes aient pu **influencer les langues déjà indo-européennes du Nord et de l'Est de l'Europe** à partir du 5^e millénaire AP, et elles sont ainsi, peut-être, **à l'origine des langues germaniques et slaves**.

La connaissance de notre histoire aurait beaucoup à gagner si les archéologues et les linguistes étudiaient leurs travaux respectifs au lieu de les ignorer ou de se contenter de platitudes superficielles largement fausses. C'est ce que nous avons essayé de faire en étudiant l'histoire archéologique sur l'arrière-plan de notre culture linguistique. Nous avons fait certaines découvertes, parmi lesquelles ce point de vue argumenté sur l'indo-européen. Nul doute qu'il peut être critiqué, et qu'il le sera sans doute, soit en raison de données factuellement discutables, soit sur des questions de fond si d'autres données ou d'autres récits apparaissent. L'avenir nous le dira...

Bibliographie

- Chantraine, Pierre, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, 4 vol., Paris, Klincksieck, 1968-1980.
<https://archive.org/details/dictionnaireetym0003chan/page/n5/mode/2up> (consulté le 25 juin 2026).
 Cunliffe, Barry, *Europe Between the Oceans. 9000 BC – AD 1000*, New Haven and London, Yale University Press, 2008.
 Demoule, Jean-Paul, *La révolution néolithique en France*, Paris, La Découverte, 2007.
 Demoule, Jean-Paul (dir.), *La révolution néolithique dans le monde*, Paris, CNRS Éditions 2010, Biblis 2023.
 Demoule, Jean-Paul, *Mais où sont passés les Indo-Européens? Le mythe d'origine de l'Occident*, Paris, Seuil, 2014.
 Diop, Cheikh Anta, *Antériorité des civilisations nègres*, Paris, Éditions Présence Africaine, [1967], 1993.
 Etchamendy, Arnaud, Davant, Dominique, Davant, Fina & Courtois, Roger, *L'origine de la langue basque*, Paris, L'Harmattan, 2018.
 Frath, Pierre, *Préhistoire et langues*, Reims, Sapientia Hominis, 2025.
 Gimbutas, Marija, *The Civilization of the Goddess: The World of Old Europe*, San Francisco, Harper, 1991

- Haak, Wolfgang & al., "Massive migration from the steppe is a source for Indo-European languages in Europe", in *Nature* 522, 207-211, 2015, <https://doi.org/10.1038/nature14317>, (consulté le 25 juin 2026).
- Hamel, Elisabeth et Forster, Richard, «L'épopée du génome basque», in *Pour la science* n° 299, septembre 2002.
- Hamel, Elisabeth et Vennemann, Theo, «Le vascon, première langue d'Europe?», in *Dossier pour la science* n° 82, 2014, p. 16-21.
- Heyer, Evelyne, *La vie secrète des gènes*, Paris, Flammarion, 2022.
- Krahe, Hans, *Unsere ältesten Flussnamen*, Verlag, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1964.
- Krahe, Hans, *Die Struktur der alteuropäischen Hydronomie*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1963.
- Massoulard, Émile, *Préhistoire et protohistoire d'Égypte*, Paris, Musée de l'Homme, 1949.
- Pääbo Svante, *Néandertal. À la recherche des génomes perdus*, Éditeur: Les liens qui libèrent, 2015.
- Renfrew, Colin, *L'énigme indo-européenne. Archéologie et langage*, Paris, Histoires Flammarion, 1992.
- Sigaut, François, 2009, «Propos contre-révolutionnaires sur le Néolithique, l'agriculture, etc.», in J.-P. Demoule (dir.), *La révolution néolithique dans le monde*, Paris, CNRS Éditions 2010, Biblis 2023, p. 183-198.
- Valentin, Boris, «Quand les courants magdaléniens traversaient l'Europe», in *Mille et une femmes de la fin des temps glaciaires*, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux – Grand Palais, 2011, p. 31-46.